

Si tu traversais le seuil **Extrait**

Françoise Roy

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, F. (2006). Si tu traversais le seuil : extrait. *Brèves littéraires*, (73), 15–18.

FRANÇOISE ROY

*Si tu traversais le seuil **

Prix Jacqueline-Déry-Mochon

Madame Ana María Concepción de Jesús ne voulut pas voir d'avance « l'institution ». Le mot lui semblait si inquiétant. Le principal mérite de cet établissement résidait dans le fait qu'il était le seul asile à des kilomètres à la ronde, en fait, à la grandeur de l'État. De toute façon, il ne s'agissait que d'une visite, un passage temporaire en ces lieux, un pis-aller par rapport à tous les échecs que les sœurs avaient essuyés. Elle parla au téléphone avec le directeur de l'endroit, exposant le cas de Celso et s'efforçant de dominer le tremblement de sa voix. Celui-ci lui parut être un homme équilibré, humain, avec une grande expérience en matière de folie.

Les dix sœurs de madame Ana María Concepción de Jesús avaient préparé le terrain pendant des semaines, afin qu'elle n'agît pas sous l'impulsion du désarroi. Il fallait laisser faire le temps. La tante Ana regrettait en secret que l'on ne sût jamais quand s'avouer vaincu. Et toute sa vie, il en avait été ainsi : ne jamais savoir quand tourner la page. Elle connaissait tant de femmes qui ne parvenaient pas à le faire et qui restaient toute

* L'instant même, Québec, 2005, p. 62 à 64.

leur vie enfoncées dans le même pétrin. Un soir, finalement, elle annonça la nouvelle à son neveu, avec la prudence de quelqu'un qui allumerait une mèche auprès d'une poudrière :

« Je vais t'amener dans un endroit meilleur, mon amour, mon chéri. Tu vas voir comme tu y seras heureux. On donne en cadeau à certains pensionnaires des chemises blanches, avec des manches inutiles, et tu n'auras là-bas aucun souci à te faire. Seulement celui de vivre, vivre comme un petit moineau. »

Celso ne répondit pas. Même s'il semblait comprendre la tragédie qui se nouait autour de lui, cette annonce ne paraissait pas le déranger le moins du monde. Ses tantes s'attendaient à ce qu'une telle nouvelle le fasse sursauter ou même déclenche la parole, mais il n'en fut rien. On laissa s'écouler encore plusieurs semaines pour voir si l'idée, à retardement, entraînerait un changement quelconque dans son état.

Lorsqu'il ne fut plus possible de retarder le départ, la tante Ana s'arma de courage et demanda qu'on la laisse se rendre là-bas toute seule avec son neveu. Ce jour-là, elle fit la valise de Celso. Elle la descendit de l'armoire et la posa sur le lit, ouverte comme une bouche béante, un abîme sans fond. Elle y mit tout ce qu'elle aurait apporté elle-même pour un petit voyage d'agrément : des vêtements, une boussole (sans aucune malice, avait-elle expliqué à ses sœurs, son filleul aimait les boussoles), quelques livres, deux paires de chaussures fraîchement cirées, le shampoing aux plantes miraculeuses de saint Nicolas de Bari, les articles de toilette de rigueur, quelques

photographies de moments importants, comme la première communion et la remise des diplômes de l'école préparatoire, des lapilli qui servaient à Celso d'amulettes. Elle plaça aussi son violon à côté de la valise, au cas où il voudrait le prendre avec lui. Et en refermant la porte de la chambre pour la déclarer temporairement condamnée (comme la chambre vide d'un défunt ou une pièce aux meubles couverts de draps blancs en l'absence des occupants), elle l'aperçut, visible sur le mur blanc cassé, accroché à un clou, triomphant, presque arrogant, le Christ sans couronne ! Comme s'il était un moment descendu de la croix parce qu'il ne supportait plus d'y être cloué. Inutile de demander à Celso pourquoi il avait accroché le corps du crucifié au mur de sa chambre. L'un des derniers commentaires de son filleul lui revint à l'esprit : « Le sens de la vie est dans la jouissance, ma tante. Je ne crois ni à la souffrance ni à la culpabilité à des fins de rédemption. » Elle se souvint également que toutes ses sœurs avaient foudroyé Celso du regard, elles qui avaient tellement souffert de leur célibat, de leurs malheurs héréditaires, du fait d'être devenues orphelines de père si jeunes.

Celso attendait à l'extérieur de la chambre, comme un cheval attaché à un poteau. Sa tante le prit doucement par le bras, comme on prendrait un moribond dont le dernier vestige de vie se serait réfugié dans le regard. Elle lui dit d'une voix blanche de ne pas se faire de souci, qu'ils partaient en promenade, presque en villégiature. Il avait plu abondamment pendant la nuit, ce qui était très rare en mars, et les gouttes de pluie argentèrent les rues, les collines. Le paysage semblait allier tristesse et beauté. La voûte céleste

était parsemée d'altocumulus. Le soleil avait l'air annelé entre les nuages colorés, un soleil rouge de fin de journée. Rarement avait-on vu une telle beauté dans un crépuscule, cette lueur fugace de la tombée du jour. Pour la tante Ana, seule une petite inquiétude subsistait dans la paix de cette fin de journée : elle craignait que l'institution en question se trouvât dans un village perdu, et non pas dans la ville rutilante que ses sœurs lui avaient décrite, pour l'inciter à y mettre Celso en pension.